



■ LA BISQUINE DE CANCALE

Cette embarcation servait à la pêche au chalut, à la grande ligne. Des répliques de ces voiliers prennent part chaque été aux régates qui opposent Cancale et Granville. C'était alors le bateau de pêche le plus toilé de France.

PAR EMMANUELLE EYLES

A Douarnenez la sardine ; à Camaret les crustacés ; à Dahouët les saint-jacques ; au Croisic la sardine... et à Saint-Malo la morue, pêchée sur « les bancs de l'enfer » jusqu'en 1949, date où les derniers trois-mâts et leurs terre-neuvas quittèrent le port.

Sur les "bancs avec les terre-

Bottés jusqu'à mi-cuisse, vêtus de vareuses dont la couleur d'origine s'est enfuie à jamais, leurs bonnets de laine enfoncés sur les oreilles, les terre-neuvas ont des paluches comme des battoirs et le visage dévoré par la barbe. Recrutés pendant l'hiver par le capitaine qui a inlassablement battu les campagnes et bourgs bretons à la recherche d'un équipage. Embarqués pendant sept mois, ils sont agriculteurs ou fils de terre-neuvas.

LE GRAND DÉPART ARRIVE ENFIN

« Le pain est là-bas », disent-ils. Comme le raconte l'abbé Jean Kerlevo dans sa chronique des habitants de Paimpol : « Les gars sont recrutés après d'innombrables tournées de bolée de cidre et de petits verres d'eau-de-vie. Ceux qui au dernier moment prennent peur et changent d'avis, sont hissés de force, tels des colis inertes à bord des navires ».

■ SARDINIER DE DOUARNENEZ

Premier port sardinier en 1901 – on y comptait à l'époque près de 1 000 chaloupes – Douarnenez est aujourd'hui passé au 5^e rang des ports français de pêche fraîche.

Au mois de mars, lorsque le grand départ approche, l'activité et l'effervescence sont à leur comble. Le dimanche avant l'appareillage, l'évêque de Rennes en personne vient présider aux cérémonies du Grand Pardon et à la bénédiction des navires. Les bagages sont prêts : « Lainages, cirés, couverts, souvenirs de famille, tout est parfaitement rangé dans un coffre trapu avec une couette bourrée de balle d'avoine, des couvertures et des sabots-bottes », poursuit l'abbé Kerlevo. Le grand départ arrive enfin. Femmes, enfants et amis se rassemblent en grappes sur le quai, et les mouchoirs s'agitent... « Marie, protégez-les », disent les banderoles.

Les voiliers de grande pêche (généralement des trois-mâts goélettes) embarquent une trentaine d'hommes. Le capitaine est assisté de deux officiers : le second qui est généralement « trancheur » et le lieutenant « saleur ». Puis viennent le maître d'équipage, 26 pêcheurs, 2 novices, 2 mousses et un cuisinier

boulangier. Après quatre longues semaines de traversée, le navire arrive enfin sur zone. « Le capitaine promet un verre de porto au premier qui verra un iceberg ! » hurle le second sur le pont. Quelques heures plus tard, le navire est sur les bancs de pêche et les marins laissent enfin tomber la « pioche », comme ils nomment l'ancre. « Jetez les doris à l'eau ! » ordonne le capitaine. Lorsque les doris, des barques de six mètres de long, sont prêtes, une poignée de pêcheurs va chercher des bulots pour appâter les hameçons. Il faut ensuite apprêter les lignes et les tendre en étoile depuis le bateau. La relève des lignes se fera au petit-matin, le lendemain.

L'opération s'avère souvent périlleuse car il s'agit de remonter le poisson pris à l'hameçon à une profondeur de 60 à 100 mètres et la mer est généralement agitée. Il faut faire vite et surtout éviter que les doris se retournent. L'eau est tellement glacée que ceux qui en réchappent attrapent à coup sûr une pneumonie. La relève achevée, les morues sont débarquées des doris et déversées sur le pont pour être « ébrayées » (étripées), puis « décollées » (amputées de la tête), « tranchées » (l'épine dorsale est retirée), lavées et enfin « énoctées » (toute trace de sang est retirée). Elles seront ensuite salées dans la cale. Chaque jour est semblable au précédent, l'équipage travaille

tous les jours sauf le 15 août et ne dort que six heures par nuit. « Le travail presse, la pêche n'a qu'un temps, et un temps très court. On n'a pas le temps de soigner ses mains écorchées et saignantes ».

LA PEUR DU NAUFRAGE

Par mauvais temps, la houle atteint souvent cinq à six mètres de haut et rend le travail dangereux. Nombre de navires font naufrage par abordage avec un bloc de glace lorsque la visibilité est quasiment nulle... « Combien parmi ces hommes ont assisté impuissants, à la perte d'un navire sans seulement porter secours à son équipage tant la fureur des vagues les ballottait eux-mêmes ? Combien ont aperçu, faisant des signes de détresse, des naufragés serrés sur une épave ou quelque rocher, mais que la tempête empêche d'approcher, qu'on tente de secourir jour après jour et que finalement on ne retrouve plus ? »¹

La journée de travail une fois terminée, les hommes harassés n'ont droit pour tout réconfort qu'à une simple soupe faite de têtes de morues bouillies et à un alcool qui leur brûle les entrailles, baptisé le « boujaron ».

■ LES DORIS DE TERRE-NEUVAS

Dans ces barques deux hommes embarquaient pour tendre et relever les lignes de pêche de 60 à 100 mètres de long.



de l'enfer" neuvvas



Au début mars l'équipage s'embarquait pour les bancs de Terre-Neuve à bord de trois-mâts d'une longueur de 45 pour 9 m de large. Une quinzaine de doris prenaient place à bord.

■ **LE TERRE-NEUVAS**
page s'embarquait pour à bord de de 45 pour 9 m de doris prenaient

capitaine ne dispose que d'un fascicule de 50 pages, « le médecin de papier », et d'un petit coffre à médicaments. C'est en 1894, qu'est fondée la Société des Œuvres de mer pour « apporter sur les lieux de pêche même, des secours matériels, moraux et religieux aux marins isolés et retenus pendant de longs mois loin des leurs ».

EN SEPTEMBRE LA PÊCHE SE TERMINE

Une première Maison du marin ouvre en 1895 à Saint-Pierre-et-Miquelon et l'année suivante un navire-hôpital, le *Saint-Pierre*, appareille de Saint-Malo. Ce trois-mâts emporte avec lui, outre un équipage de vingt personnes, un aumônier, un docteur et un infirmier. De 1896 à 1939, les navires d'assistance de la Société des Œuvres de mer sauveront 426 naufragés, soigneront 13252 hommes, communiqueront avec 23489 navires et distribueront 1 178 144 lettres.

Lorsque la pêche est bonne, les pêcheurs ne restent pas plus de six mois sur les bancs. Ils regagnent dans un premier temps Saint-Pierre et y débar-



D. Alisy/Sea & Sea - Y. Clactu Explorer - Caziel/Sea & Sea - F. Andre/Sea & Sea - S. Gava

C'est dans le poste de l'équipage (endroit surpeuplé et insalubre situé à l'avant du bateau), que les hommes s'efforcent d'oublier leur fatigue. Les « cabanes » servant de lits sont de véritables placards contre la coque. Il se dégage de l'endroit une odeur de tabac froid et de poisson avarié. Crasseuse et poisseuse, la pièce a pour tout mobilier un petit poêle et une table. « L'hygiène est ce dont on se préoccupe le moins sur le

navire. (...) La saleté est repoussante à un degré inimaginable et seule la morue a droit aux soins les plus minutieux. Pour elle, on sait nettoyer et entretenir des cales dégagées et la partie du navire qui la contient ne mérite aucune critique. » De nombreux fléaux guettent le marin : le scorbut, les panaris, les fractures et autres traumatismes sont du voyage. Le

■ PÊCHEUR DE BRETAGNE

Un *ex-voto* (à droite) d'un vitrail de l'église de Plouer représente des terre-neuvvas pris dans une tempête. Les pêcheurs font toujours partie du paysage de la Bretagne (ci-contre).



les pêcheurs « débanquent » et mettent le cap sur la France. Lorsque les côtes « du pays » apparaissent enfin, l'équipage donne libre cours à sa joie. Sitôt le bateau à quai, la morue est déchargée, triée selon sa taille et sa qualité, et pesée. Puis on charge les charrettes. C'est le moment où le capitaine fait ses comptes et paye l'équipage. Pendant l'hiver, le navire sera calfaté, regréé, repeint. Les voiles recousues. Les pelletas, l'autre surnom des terre-neuvvas, se feront pêcheurs sur la côte ou agriculteurs. Beaucoup jurent de ne pas renouveler l'expérience... Pourtant l'année suivante, ils repartiront.

EMMANUELLE EYLES

1. A. Acloque, *Nos Pêcheurs de haute mer*.

